

RÉFLEXIONS DE LA ST-JEAN-BAPTISTE

# “JEAN QUI GROGNE ET JEAN QUI RIT”

par G.-E. MARQUIS

Je me rappelle avoir lu, jadis, un livre portant ce double titre, dont les deux principaux personnages sont avec antipodes. Ce volume fait partie de la collection des livres pour l'enfance, de la comtesse de Ségur.

Cette réminiscence m'est revenue à l'esprit, après quarante ans écoulés, à la lecture des nombreuses lamentations et jérémiades que l'on imprime trop souvent, hélas ! dans quelques journaux de la Province, au sujet de la façon dont nos compatriotes sont traités par la majorité de ce pays.

Je lisais, entre autres choses, ce qui suit, dans l'un de ces articles :

“ En dépit du rôle actif et fécond qu'ils ont joué, les Canadiens français sont traités en parents pauvres et inférieurs, dans leur propre pays, spécialement chaque fois qu'il s'agit de distribuer les honneurs, les charges et l'influence dans le domaine fédéral ”.

Après avoir illustré cette déclaration d'un exemple frappant, l'auteur termine ainsi sa plainte :

“ Aussi longtemps que les Canadiens français n'auront pas leur pointe de gâteau, l'unité ne sera qu'un leurre. S'ils acceptaient définitivement la situation qui leur est faite, ils se montreraient inférieurs, et ils seraient, précisément à cause de cette infériorité, un embarras pour le pays. Personne ne peut donc souhaiter que les Canadiens français se contentent des miettes qui leur sont servies comme par charité, dans leur propre pays ”.

Nous pourrions énumérer ici une bonne demi-douzaine de journaux qui ne manquent jamais, à chaque jour, de broyer du noir et de crier à la persécution ; toujours ils sont à la recherche de la “ petite bête ”.

Rappelons tout d'abord que nous ne formons pas encore le tiers de la population au Canada, éparpillée un peu partout, excepté dans la province de Québec où nous faisons bloc, et que, d'autre part, aux États-Unis, nous sommes tout au plus 3,000,000, dans une agglomération qui dépasse aujourd'hui 120,000,000, et dont la grande majorité n'a que l'anglais pour seule et unique langue. Ce qui veut dire que nous sommes tout au plus 5,000,000 de francophones dans l'Amérique du Nord, à lutter contre une population anglophone de près de 125,000,000. Lorsque nous voulons sortir de la province de Québec et même lorsque nous laissons la cité de Québec pour nous diriger vers l'ouest, nous sommes tout de suite handicapés si nous ne possédons pas couramment la langue anglaise, et cependant l'on s'évertue, dans les journaux pleurnichards que je viens de mentionner, à décrier l'engouement de nos compatriotes pour l'étude de l'anglais.

Pour avoir chance équivalente avec les anglophones de l'Amérique du Nord, nous devons être leur égal, au point de vue langage, ce qui nous impose double travail, et, de plus, il nous faut acquérir, au point de vue affaires, ce que bon nombre d'entre eux possèdent tout naturellement : le sens commercial. A quoi bon nous lamenter si nous ne sommes pas outillés

pour lutter avec chance de succès contre les Canadiens anglais ou les Américains, 25 fois plus nombreux que nous dans l'Amérique du Nord, ce qui revient à dire que ce qui manque le plus chez nous, pour faire face à la musique de nos adversaires, ce sont des lutteurs du même calibre qu'eux, possédant les mêmes armes, les mêmes moyens d'attaque et de défense ; bref, des compétences dans tous les domaines de l'activité humaine.

Nous avons des hommes qui ont fait leur marque dans les professions libérales, aussi bien que dans l'industrie, le commerce et la finance. Dans le domaine politique, nous avons des étoiles de première grandeur, et c'est grâce à ces hommes éclairés que nous avons obtenu les libertés dont nous jouissons aujourd'hui. Dans plusieurs autres sphères, bon nombre des nôtres se distinguent et font honneur à la race. Mais, du côté économique, bien qu'il y ait de nobles exceptions, nous sommes obligés d'admettre que nos adversaires ont une grande avance sur nous.

Il y a bien des raisons pour expliquer cette avance, mais cela ne veut pas dire que nous ne devons pas nous efforcer de les rattraper, en prenant les moyens voulus pour atteindre ce but. Et ce n'est certainement pas en pleurnichant continuellement que nous réussirons à saisir cette “ pointe de gâteau ” dont parlait certain journaliste, tout récemment. Personne ne viendra nous porter cette “ pointe de gâteau ” si nous ne sommes pas capables de l'enlever à la pointe de l'épée, c'est-à-dire en luttant bravement, vaillamment, par nos connaissances et notre adresse.

Ce n'est pas une calomnie de déclarer que nous avons peur de l'effort, en général, et qu'aussitôt le cours d'études terminé, cours primaire, commercial, secondaire ou même universitaire, l'on s'empresse, dans 90 cas sur 100, de remiser bien loin ses livres et l'on se contente de vivoter ou plutôt de flâner, de perdre son temps, quand, ailleurs, l'on continue à se renseigner, à étudier, à suivre des cours post-scolaires, à prendre des leçons par correspondance, à lire des livres sérieux, utiles et capables de donner des connaissances pratiques. Les voyages font aussi partie de leur programme. Aussi, quand une position se présente, ces gens-là sont prêts à la remplir, et ceux des nôtres qui ont échoué se contentent, pendant longtemps, de crier à l'injustice et de verser des larmes sans aucun profit pour qui que ce soit. Ce n'est pourtant pas que le talent manque chez les nôtres, ni l'initiative, mais il existe une certaine paresse intellectuelle, qui nous empêche d'escalader les hauteurs dans le champ des sciences, des lettres et des arts, et c'est pourquoi nous marchons le pas d'une façon lamentable, dans bien trop de domaines. Demain des orateurs diserts monteront sur les tribunes et, dans des tirades enflammées et sonores, nous parleront de notre glorieux passé, de notre attachement à tout ce que nous avons de plus cher, et essaieront de développer, dans notre esprit, ce que l'on appelle le “ patriotisme ”. Mais, j'ai bien peur que le mot seul compte pour quelque chose, car, dans la plupart des cas, l'on ne réussira qu'à inoculer du chauvinisme, ce qui fait que nous sommes contents de notre ignorance et ne voulons pas croire que l'on puisse, en d'autres camps, avoir des connaissances plus étendues que les nôtres.